

Marine Orenga

L'IRE DE
NÉMÉSIS

1

Le lotus
de l'oubli

Gulf stream éditeur

Pour Margaux — au Styx et aux horizons des possibles.

PROLOGUE

À la veille du Chaos.

Les dieux sont morts.

Tout a commencé ce jour où les Hommes ont cessé leurs prières. Ils ont suspendu les offrandes, mis fin aux cérémonies.

Des siècles durant, les Olympiens les ont méprisés, les piégeant dans leurs guerres de pouvoir, les attirant dans leurs jeux macabres et leurs vengeances indignes. Ivres de leur toute-puissance, les dieux ont violé, tué et sacrifié les mortels sur l'autel de la jalousie et de la cruauté.

Mais à l'aube d'un matin sans nuage, las de courber l'échine, les mortels se sont dressés contre leurs tortionnaires. L'ère de la soumission était révolue.

Ils ont gravi l'Olympe, l'arme à la main et la haine au cœur.

Là-haut, l'inconcevable les attendait.

Privés de rites et d'honneurs, les Intouchables en étaient réduits à une armée d'ombres pathétiques. Ces êtres

omniscients qui s'étaient délectés de la médiocrité des Hommes n'étaient en fait rien sans eux.

Quand un soldat parmi d'autres s'est dressé face à Zeus, ce dernier a esquissé un mouvement de recul. Le maître du Ciel avait peur. Quand il l'a compris, l'homme a étiré un rictus triomphal et, d'un geste résolu, a tranché la tête du dieu des dieux.

Une flaque pourpre s'est répandue sur la dalle immaculée du palais du Ciel.

Voilà, en vérité, de quoi étaient faits les immortels : de sang, de chair putride et de viscères nauséabonds.

Les douze divinités de l'Olympe ont été massacrées ce jour-là et, dans les semaines qui ont suivi, la traque s'est poursuivie sur terre, dans les mers et au cœur des Enfers.

La théomachie a été sans pitié. Du panthéon qui régissait alors l'univers, seules trois créatures ont été épargnées, enchaînées et exhibées, afin que l'humanité n'omette jamais d'où lui venaient ses vices les plus infâmes.

Némésis, la vengeance.

Apaté, le mensonge.

Éris, la discorde.

Les dieux ne sont plus.

Les mortels se sont libérés de leur joug.

Mais dans leur quête désespérée de sens, ils ont négligé l'essentiel : modelés à l'image de leurs maîtres, ils demeurent leurs créatures.

C'est ainsi que, croyant se délivrer, l'humanité a sombré dans les ténèbres du Chaos.



CHAPITRE 0

Nyxanthe

An 328 après la Chute.

— Adieu, Nyxanthe. Adieu, ma fille.

Cela aurait dû être les derniers mots de ma mère avant son entrée dans le tribunal. Elle et moi savons qu'elle n'en ressortira pas vivante. La veille, son amant Nikías – mon père – a été exécuté. Ils partageront le même sort, il en est ainsi.

Oui, cela aurait dû être ses derniers mots. Elle se ravise pourtant et murmure :

— Tu penses peut-être que je ne t'ai pas aimée comme une mère devrait aimer son enfant. C'est sans doute vrai. Mais je t'ai fait un don beaucoup plus précieux : la liberté. Tu es née libre, fais en sorte de le rester jusqu'à la fin.

Je hoche la tête sans réellement comprendre. Ma mère ne m'a jamais parlé que par phrases lapidaires et empreintes de mystère. Jusqu'à son dernier souffle, elle n'aura pas dérogé à la règle.

Je lui tends la paume dans laquelle je tiens une pièce en or, l'obole que nos ancêtres réservaient autrefois à Charon,

le passeur d'âmes. Maintenant que les dieux sont morts, j'ignore le sort que nous réserve l'au-delà. Pour autant, je ne peux m'empêcher de croire que cette précaution a son utilité quelque part, dans ce monde ou dans l'autre.

— Juste au cas où, je murmure.

Ma mère me toise avec dédain et balaie mon offrande d'un geste méprisant.

Évidemment, la grande reine Ariadne ne s'abaisse pas à ce genre de superstitions grotesques. Elle se contente de suivre les gardiens du Nomos et disparaît, la tête haute et le regard frondeur.



J'ai perdu la notion du temps. Depuis quand suis-je plantée là, à me tordre les doigts jusqu'à m'en déboîter les phalanges ?

Je plaque nerveusement les mains sur mes cuisses.

Surtout, ne rien laisser paraître de ma fébrilité. Pas devant *eux*.

« Certaines de ces ordures déchiffrent les visages comme d'autres lisent un rouleau de papyrus, m'a souvent répété ma mère. Ne sors jamais sans ton masque. Ne leur donne pas le plaisir de devenir cette proie dont ils se repaissent. »

Je ne me souviens pas exactement du moment où j'ai délaissé ce fameux masque, cette armure d'indifférence dont il n'aurait fallu me départir sous aucun prétexte. Probablement le jour où les gardiens du Nomos ont débarqué au palais pour l'arrêter. Ou peut-être n'ai-je jamais vraiment su le porter. Car, en réalité, je ne possède ni le sang-froid de ma mère, ni son talent inné pour la maîtrise des émotions.

Qu'importe. Depuis que j'ai posé le pied sur Kranion, l'angoisse s'est sournoisement emparée de mon corps. Elle me tord les entrailles, entrave ma respiration. Et malgré mes efforts désespérés, elle agite ces fichues mains de spasmes incontrôlables.

En contrebas de mon balcon, le tribunal ressemble à s'y méprendre à une scène de théâtre. À la nuance près que ma mère en est l'interprète principale, et que le destin funeste qui l'attend, lui, est bien réel.

Depuis le premier jour du procès, j'ai observé un à un les protagonistes de cette mauvaise tragédie. J'ai gravé leur visage dans ma mémoire et leur nom sur ma langue. Le Roi-sans-Nom – que j'ai identifié sans peine malgré sa déposition anonyme –, ces pourritures de décarques, et tous ces hommes avides de pouvoir et d'argent. Ils défilent les uns après les autres, témoignent avec emphase, rapportent ce qu'ils ont vu – ou ce qu'ils ont cru voir. Les versions se suivent et concordent toutes. Dans chacune, ma mère est dépeinte comme une criminelle de la pire espèce.

Dans ce simulacre de procès, chacun prétend que les dés ne sont pas encore jetés. Personne n'est dupe et, pourtant, chacun tient son rôle avec une conviction poignante. Quoi qu'il advienne, la pièce se jouera jusqu'au bout, selon la toute-puissante loi du Nomos, celle qui régit et garantit l'harmonie de l'Alliance. Dressés sur leurs *klismos*¹, les trois triarches feignent d'écouter, impassibles.

Avant la Chute de l'Olympe, on raconte que les âmes défuntes se retrouvaient devant les juges des Enfers. Trois

1. Fauteuil antique.

hommes élevés au rang de divinités pour déterminer le destin éternel des mortels. Étaient-ils aussi terrifiants que cette Triarchie ? Dissimulés sous un voile noir, ces deux hommes et une femme ne laissent apparaître qu'une silhouette informe, interchangeable et malaisante.

L'un d'eux prend la parole d'une voix suave :

— Reine Ariadne de Penthésileia, vous êtes accusée de haute trahison...

Ma mère, la souveraine des Amazones, les détaille comme une louve salive devant un agneau esseulé. Elle sourit, et je frissonne. Car ce sourire n'en est pas un. Il est sa signature, subtil amalgame de provocation et de désinvolture.

— Vous devriez *la* voir tordre vos visages, ricane-t-elle. Elle dégouline le long de vos tempes. Elle pue, je la sens d'ici : la *peur*...

Imperturbable, la femme triarche poursuit :

— Nous avons entendu les témoins. Les preuves de la transgression de nos lois sacrées sont éloquentes.

— ... à l'image des dieux d'antan, vous tremblez de ce pouvoir qui vous échappe...

— *Anosios!* ! s'exclame-t-on depuis le balcon face au mien. Qu'on la fasse taire !

— ... et tout comme nos ancêtres ont un jour choisi de prendre leur destin en main, je refuse de plier devant la tyrannie du Nomos et de ses serviteurs de pacotille. Je mourrai si telle est votre sentence, mais je mourrai libre.

Des murmures se répandent parmi les Amazones qui m'entourent. Partout, on s'agite. Les citoyens de Sopharis

1. Impie, profane.

nous épient avec défiance. Des hommes à l'air sévère, drapés de leur toge et de leur arrogance. Mon père était un des leurs, avant d'être donné en pâture par ses amis les plus proches.

Soudain, un Sopharisien s'écrie :

— Et l'enfant née de cette union contre nature. Où se trouve-t-elle ?

Je ne peux contenir un hoquet de surprise alors que des dizaines de regards se braquent sur moi. Personne ici n'ignore que je suis la fille des amours interdites de la reine Ariadne et du puissant archidécarque, Nikías.

— *L'enfant*, comme vous dites, n'en est plus une, siffle ma mère. Elle a quinze ans, et il est un peu tard pour vous préoccuper de son sort. D'ailleurs, comme vous le constatez, le monde ne s'est pas désagrégé entre sa naissance et aujourd'hui. Laissez-la où elle est, elle n'a aucun rôle à jouer dans cette vaste fumisterie.

— Cette fille n'aurait jamais dû voir le jour ! hurle un Sopharisien à la barbe soigneusement taillée. Il y va de l'avenir de l'Alliance de réparer cette erreur grotesque !

— Oui ! Où est-elle ? La Triarchie doit la juger selon nos lois !

Soudain, le sol se dérobe sous mes pieds, comme si le balcon s'effondrait sans prévenir, et moi avec. Par les Enfers, pourquoi suis-je venue sur cette maudite île ? J'aurais dû rester au palais, à Penthésileia, là où personne n'aurait osé venir me chercher.

En face, les notables de Sopharis haranguent la foule. De mon côté, les Amazones sont sur le qui-vive. Certaines mettent la main à l'épée, prêtes à répondre à la menace imminente. Car, malgré leur appartenance à l'Alliance,

la loyauté des Amazones envers les leurs passe avant tout. Elles ne me vendront ni à Sopharis ni au Nomos. Il y va de leur honneur.

— Princesse, me chuchote Thalestris, l'une des générales de ma mère, tu ferais mieux de partir d'ici.

Je la fixe, incrédule. Partir ? Mais où ? Le tribunal du Nomos se trouve sur l'île-sanctuaire, plantée au milieu de l'eau, à mi-chemin entre la cité-État de Sopharis et le royaume de Penthésileia. Il n'y a nulle part où je puisse fuir.

— Maintenant ! m'intime-t-elle.

Je hoche machinalement la tête, et mes jambes commencent à s'affoler sans que je leur ordonne quoi que ce soit. Dans un état second, je longe un couloir au hasard et emprunte un escalier jusqu'au rez-de-chaussée.

Respire ! Et cesse d'agiter ces mains comme une gamine terrifiée !

C'est ce que dirait ma mère, alors ce sont ces mots que je martèle à mon esprit, même s'il ne m'a jamais semblé si faible. *Pathétique*. En cet instant, je le hais comme s'il était distinct du reste de mon être.

Enfin, je pousse une porte que je pense être celle de la sortie. Mais au lieu de retrouver l'air frais et iodé du dehors, je débouche, mortifiée, sur la salle du tribunal.

L'anarchie qui y règne est totale : au-dessus de ma tête, on s'invective par balcons interposés et la Triarchie peine à maintenir un semblant d'ordre. Malgré cela, jamais je n'ai vu ma mère si rayonnante. Elle se délecte de ce chaos.

Le voilà, son ultime acte de rébellion : partir s'il le faut, mais pas sans entraîner l'univers entier dans sa chute.

Brusquement, on m'attrape le poignet. Je sursaute et étouffe un cri de panique.

— Kalliope ? je souffle en découvrant la *skiá* de ma mère.
Je dévisage cette jeune femme aux grands yeux noirs qui, par un serment sacré, est devenue l'ombre de ma mère, sa garde du corps, sa cerbère.

— Nox ! Je t'ai cherchée partout, chuchote-t-elle. Viens, je vais te faire sortir de là.

— Attends...

La gorge nouée, je me tourne vers ma mère.

— Ce qui devait être dit l'a été, tonne l'un des hommes voilés en couvrant à peine les insultes qui fusent à l'étage supérieur. Reine Ariadne, par décision irrévocable du Nomos, vous êtes condamnée à mort.

Abasourdie, j'observe quatre gardiens masqués brandir leur épée autour de ma mère. Puis, au son d'un signal que je n'entends même pas, leurs lames s'abattent, transperçant son buste de part en part.

— Mam... je suis sur le point de hurler.

Kalliope plaque la main sur ma bouche et, faute de pouvoir jaillir, mon cri fait éclater mes tympanes. Il reste coincé là, condamné à perpétuité quelque part entre mon larynx et mes poumons.

Ma mère s'écroule sous les cris des Amazones, les applaudissements des Sopharisiens, l'indifférence des triarches. Et lorsqu'une flaque visqueuse vient teinter le marbre blanc d'un rouge rubis, mes jambes se dérobent à leur tour.

Je ne sais plus à quel moment Kalliope me hisse sur son épaule et me traîne en dehors du tribunal, à l'abri des injures et des bousculades.

Le soleil de midi est aveuglant. Il brûle ma rétine et me renvoie en boucle l'image de ma mère, éventrée de part

en part. Lorsque mes pieds regagnent la terre ferme, cette dernière vacille comme si je naviguais en pleine tempête.

— Nox, regarde-moi.

La voix de Kalliope me parvient au travers d'un bourdonnement lointain.

Je ne réagis pas. Je ne *peux* pas réagir, au risque de laisser la réalité reprendre ses droits, et drainer toute sa merde avec elle.

— Nox !

Une gifle légère me tire de ma torpeur.

— Écoute-moi attentivement. Tu vas embarquer à bord de ce navire marchand, là-bas, sans poser de questions. Peu importe où il te conduira, restes-y et cache-toi.

Je jette un œil au bateau et frémis. Tout dans cette conversation me paraît surréaliste.

— Je ne veux pas partir. Je veux juste...

Juste quoi ? Rentrer chez moi ? Quel *chez-moi* ? Ma mère, la reine des Amazones, vient d'être exécutée sous mes yeux. Il n'existe plus de *chez-moi*.

Je me maudis aussitôt de sangloter comme une enfant fragile. Ma mère me renierait sans ciller si elle me surprenait dans cet état.

Pourtant, c'est avec tendresse que Kalliope prend mon visage entre ses mains, la voix étranglée et les yeux rougis.

— Nox, tu *vas* partir. Si les gardiens du Nomos te mettent la main dessus, ils n'auront d'autre choix que de te tuer. Si les Amazones te protègent et refusent de te livrer, ce sera la guerre, la fin de l'Alliance et de notre paix centenaire avec Sopharis. Alors, même si je me maudis de penser ça, il n'y a pas d'autres solutions parce que...

Kalliope inspire avec profondeur, avant de déglutir douloureusement.

— ... parce que je n'envisage pas un seul monde dans lequel, toi, tu ne vis pas.

La limpidité de ses mots me foudroie.

— Tu es bien plus forte que tu ne le penses. Tu es une Amazone, la fille d'Ariadne, mais surtout tu *es* toi. Ne l'oublie jamais.

Elle m'attire contre elle et me serre dans ses bras avec une intensité qui me bouleverse. Les paupières verrouillées pour ne tolérer aucune larme indigne, je lui rends son étreinte, hume son parfum et mémorise la caresse de ses boucles sombres sur ma peau.

— Tu es tout ce qui compte à mes yeux, Nox. Et, s'il n'y a qu'une chose à laquelle tu dois croire, je t'en prie, crois-en cela. Nos ancêtres en soient témoins : dans cette vie ou dans la prochaine, je te retrouverai.





SIX ANS PLUS TARD
AN 334 APRÈS LA CHUTE



PARTIE





CHAPITRE 1

Astérios

— Tu voudrais mon armure ? s'étonne l'homme face à moi. Honnêtement, je ne sais pas trop...

Malgré la nuit tombée, la moiteur de l'air dans la ville de Tyr est à peine soutenable. Mon outre est vide et je meurs de soif. La sueur rend mon corps désagréablement poisseux. Le parfum des épices se mêle aux puissants effluves d'encens et au fumet âcre de viande faisandée, abandonnée trop longtemps sur les étals du marché.

La Perse de Mithra est pire encore que ce qu'on m'en avait conté : de l'empire florissant qu'elle a été un jour, il n'en reste qu'un cloaque corrompu qui se vautre dans la crasse et la puanteur. À l'image exacte du soldat qui se tient là, ivre comme une amphore à vin, avachi sur un tabouret rongé par les rats.

— J'ai une idée ! s'illumine-t-il tout à coup. Et si nous la jouions aux dés ?

Je tente péniblement de masquer mon impatience. Confier mon sort au hasard ne fait définitivement pas partie de mes habitudes, raison pour laquelle je ne parie

jamais. Du moins pas selon des règles que je n'ai pas édictées.

— D'accord, je concède. Laisse-moi te proposer un jeu très populaire dans le pays d'où je viens. Je suis certain qu'il va beaucoup te plaire.

Il hoche la tête avec un entrain imbécile. Je m'assieds à sa table et explique :

— Voilà, la règle est simple : si je fais un nombre impair, le sort m'accorde sa faveur et je gagne. Mais si le dé affiche un 2, un 4 ou un 6, hélas, c'est toi qui perds. Qu'en dis-tu ?

Je parle en articulant exagérément, d'une voix forte et claire. Adossé contre le mur d'enceinte du harem, Léandre, mon frère de cœur, sourit de ma ruse.

— D'accord, finit par marmonner le garde, comme s'il ne savait déjà plus tout à fait de quoi il retourne.

J'attrape le dé qu'il me tend, le fait rouler dans ma paume et le jette sur le plateau de bois.

Un 6.

Sans grande surprise, je remporte la manche. Je me redresse en m'époussetant nonchalamment les cuisses.

— Bien, je proclame. Soldat, je crois que tu me dois une armure.

Il m'observe, hébété. Les critères de recrutement des gardes du harem prêteraient décidément à bien des commentaires.

— Mais... je... Non !

Comme Léandre l'avait prédit, l'idiot se rebiffe. Il renverse violemment le plateau de jeu et le tabouret sur lequel il était affalé un instant plus tôt.

— Tu as triché ! Tu m'as dupé ! Tu m'as...

De rage, il brandit son épée hors de son fourreau. L'arme semble tranchante, de celle qui ne se contente pas de vous entailler la peau, mais vous arrache le bras au passage.

Dans l'ombre, Léandre a dégainé son poignard, lui aussi prêt à bondir. D'un signe de main discret, je lui commande de rester là où il est.

Je préfère gérer ça à ma manière. Aviné comme il est, le soldat ne devrait pas poser de difficultés. Je vais faire ça bien, selon les règles de l'art. Palier par palier, comme me l'a toujours enseigné mon mentor.

D'abord, *le rapprochement*.

Les paumes ouvertes en guise de paix, je m'avance avec prudence. Le garde me toise, fébrile. Je remarque la sueur qui perle sur son front, sa paupière droite qui tressaute. Malgré la musique et les rires qui fusent de l'autre côté de la muraille, je perçois les battements de son cœur qui s'intensifient. Il se sent trahi, humilié. Même soûl, personne n'aime être pris pour un pigeon.

Ensuite, *le contact physique*.

Je suis assez proche pour poser ma main sur son épaule. Une empreinte à peine palpable, aussi ténue que la caresse d'un spectre. Et puis, ma prise se fait plus prégnante ; je la devine qui irradie son corps. Il est réceptif, alors je continue :

— C'était une belle partie. Je n'aurais jamais cru avoir la moindre chance de gagner face à un gars comme toi.

La flatterie.

Un classique. Son amour-propre a cruellement besoin d'une bonne couche de lustre.

— On a passé un marché, tu te souviens ? Je sais que tu es un homme honnête, tu ne trahirais pas ta parole, n'est-ce

pas ? Tu n'es pas de ces lâches qui piétinent leurs promesses comme ils chient dans leur toge.

L'insinuation de pensées dégradantes.

Je lui sors le grand jeu. Il acquiesce piteusement.

Et pour conclure, *l'affirmation autoritaire* :

— Donne-moi ton armure.

— Mais je...

Par tous les Enfers. Il résiste, le chien.

J'hésite une seconde, pas beaucoup plus. Je déteste en arriver là, mais je manque de temps. Alors, je prends une profonde inspiration et, mes yeux plantés dans les siens, j'invoque l'*hypnē*.

— Je suis ton maître. Enlève cette putain d'armure, vite.

Je n'ai pas crié, pas menacé. Mon murmure est à peine audible, mais il vibre dans l'air comme l'onde d'un séisme. J'y ai glissé l'*hypnē*, cette inflexion qui n'autorise aucune protestation.

Le soldat me dévisage, les traits déformés par la terreur. Que voit-il en moi ? Un sorcier ? Un fou furieux ? Un dieu déchu revenu d'entre les morts ?

Qu'importe, il obéit et se retrouve nu comme un ver en moins de temps qu'il ne faut pour le dire.

— Bien. Et maintenant, barre-toi d'ici, sac à merde.

Le voilà qui détale par une ruelle sombre, abandonnant son armure sur place, quelque part entre sa dignité et son courage. Un léger malaise me picote le bout des doigts. Ma méthode est discutable, mais elle a l'avantage – contrairement à celle de Léandre – de laisser la vie sauve à cet homme. Demain, il se réveillera avec un mal de crâne mémorable, mais il aura tout oublié de cet épisode peu glorieux.

Léandre rengaine son épée en sifflant. Il paraît déçu – il l'est toujours un peu quand le sang ne gicle pas par litres sur les murs. Pour autant, il ne peut s'empêcher de me railler :

— « Chient dans leur toge », « Putain d'armure », « Sac à merde »... On peut savoir où le noble Astérios est allé pêcher ce vocabulaire ordurier ? Le bas peuple a salement déteint sur toi, mon ami. Il est temps de rentrer à Sopharis.

Je soupire en lançant mes nouvelles jambières.

— Que veux-tu, je m'adapte à mon public.

J'ajuste le plastron et enfile le casque. Il empeste le vin et la transpiration.

— Alors ? je demande en me présentant, bras écartés. Qu'est-ce que tu en dis ?

Léandre m'étudie de la tête aux pieds.

— J'en dis que tu ressembles tellement à un Perse que l'envie pourrait bien me prendre de te planter mon couteau dans le bide. Prie juste pour ne pas avoir à te battre là-dedans, parce que, si c'est le cas, tu ne tromperas personne.

Je ne rétorque rien, espérant effectivement ne pas avoir à en arriver là.

Tandis que Léandre m'aide à nouer les lanières de cuir de mes manchettes, je me concentre sur la fête qui bat son plein au-delà de l'enceinte. La musique, les chants, les rires. Et puis, il y a ces cris. Je ferme les yeux et me focalise sur leur vibration, leur tonalité. Il y a quelque chose d'étrange dans ces exclamations, un fascinant mélange d'effroi et d'excitation.

Les légendes au sujet de la cour de Mithra courent sur tout le continent, des plus sombres aux plus divertissantes. Son harem ne serait pas simplement décadent, mais représenterait à lui seul une métaphore du vice, une

allégorie de tout ce qui constitue la bassesse de la nature humaine.

Certains de mes concitoyens sont friands de ce type de plaisirs. Ils savent qu'ici tout se consomme sans limite et de préférence à l'excès, la tempérance étant suspecte aux yeux de l'impératrice. J'ignore ce qui m'attend de l'autre côté de cette porte, néanmoins mon instinct me dit de me préparer à tout.

— Je ne te ferai pas l'affront de te poser la question encore une fois mais... quand même : tu es sûr de toi ? s'enquiert Léandre.

Je m'esclaffe en un souffle. Il faudrait être bien présomptueux pour être sûr de quoi que ce soit.

— Non, mais ça ne change rien. Attends-moi à l'endroit convenu, dans une heure.

— Et si tu n'es pas là ?

Je souris dans l'ombre. Léandre et moi nous connaissons depuis bientôt dix ans. Il a grandi dans le détroit d'Hellespont, l'un de nos comptoirs commerciaux stratégiques à la frontière entre la Thrace et la Perse. Fils illégitime d'une Amazone et d'un Sopharisien, il ne possède aucune existence légale aux yeux de l'Alliance. Pourtant, quand il a débarqué à Sopharis un beau matin, animé par la rage et par la faim, mon père a décelé autre chose en lui : une vivacité d'esprit combinée à une audace et une loyauté sans faille.

Ses manières n'ont peut-être rien de conventionnel, mais il a vite su se rendre indispensable auprès de ma famille, et il ne nous aura pas fallu longtemps pour devenir de véritables frères.

— Astérios ? insiste-t-il.

À Sopharis, on répugne généralement à se salir les mains – quoique la plupart des notables ne haussent pas un sourcil de voir un *bâtard* s'en charger à leur place. Ce n'est pas mon cas, et j'ai trop d'estime pour Léandre pour l'envoyer effectuer les basses besognes en mon nom.

Son sous-entendu ne m'a toutefois pas échappé : si je suis en retard au rendez-vous, il y verra le prétexte idéal pour pénétrer dans le harem et égorger la moitié de ses occupants.

Je tapote donc son épaule avec amusement.

— Ne te réjouis pas trop, mon frère. Je serai là. Avec *elle*.